Article *Le Monde.fr* de Cristina Marino

Paru le 7-10-2026

Avec son « Richard III », le marionnettiste Yoann Pencolé excelle dans l'art de la manipulation

Le directeur artistique de la compagnie La Poupée qui brûle met en scène une brillante variation de la tragédie shakespearienne avec une vingtaine de marionnettes à taille humaine et un seul comédien.

Par Cristina Marino



Au centre, le comédien et manipulateur Antonin Lebrun, avec deux des marionnettes du spectacle « Richard III », mis en scène par Yoann Pencolé. JOHAN JULIEN/CIE LA POUPÉE QUI BRÛLE

Cela fait plus d'un an que l'on a découvert l'adaptation du *Richard III* de Shakespeare par la compagnie rennaise La Poupée qui brûle, lors d'une représentation au Festival mondial des théâtres de marionnettes à Charleville-Mézières en septembre 2025, quelques mois après sa création à La Maison du Théâtre à Brest (Finistère). Pourtant certains tableaux de ce spectacle – qui repart en tournée à partir du mardi 13 octobre – sont restés gravés dans notre mémoire pour leur beauté visuelle et leur dimension poétique. Une habile combinaison entre jeux de lumières, ambiances sonores et

chorégraphies orchestrées au cordeau fait baigner l'ensemble du spectacle dans une atmosphère à la fois sombre et fascinante, parfaitement en accord avec le règne de Richard III, bref – de 1483 à 1485 – mais tragique et placé sous le signe de la mort (il fit incarcérer et assassiner son frère et ses neveux pour monter sur le trône d'Angleterre).

On garde notamment à l'esprit l'une des premières scènes de la représentation où un épais rideau de velours s'ouvre en deux pour dévoiler la vingtaine de marionnettes à taille humaine qui vont être manipulées à vue par trois danseurs et marionnettistes, tout de noir vêtus et portant des masques (Yann Hervé, Améthyste Poinsot, Lucile Ségala). Leurs énormes visages de cire aux yeux vides et leurs immenses costumes d'apparat leur donnent une allure quasi fantomatique. Face à cette galerie de personnages inanimés, un seul comédien en chair et en os, Antonin Lebrun, incarne le rôle-titre de Richard de Gloucester.

Yoann Pencolé, fondateur (en 2021) et directeur artistique de la compagnie La Poupée qui brûle, a été nommé, en juin 2025, à la tête du Théâtre à la Coque (labellisé Centre national de la marionnette), à Hennebont (Morbihan). Antonin Lebrun, à la fois comédien et marionnettiste, a conçu, avec Clara Stacchetti, toutes les créatures qui peuplent le spectacle. Tous deux diplômés de la promotion 2005-2008 de l'Ecole nationale supérieure des arts de la marionnette de Charleville-Mézières, ils partagent depuis des années la même passion de l'art de la manipulation. Un art poussé à son paroxysme dans cette variation très personnelle autour de la destinée tragique du roi difforme et sanguinaire. Elle repose sur un savant mélange de plusieurs disciplines : théâtre, danse, arts martiaux, marionnettes… qui s'imbriquent les unes avec les autres pour servir au mieux la puissance du texte shakespearien.

Un échiquier géant

Le dispositif scénique est conçu d'une manière assez astucieuse pour évoquer un échiquier géant sur lequel se trament les jeux et les enjeux de pouvoir. Avec un système de trappes qui permettent de faire jaillir des entrailles du plateau des marionnettes ou des masques, mais aussi d'en faire disparaître d'autres. Yoann Pencolé a eu la bonne idée d'aller chercher une partie de son inspiration du côté du Japon avec le bunraku, un art traditionnel de théâtre de marionnettes de grande taille. L'une de ses spécificités est que la voix y est portée par des artistes bien distincts de ceux qui manipulent de gigantesques pantins grâce à des tiges attachées à leur dos.



Quatre des marionnettes du spectacle « Richard III », mis en scène par Yoann Pencolé. JOHAN JULIEN/CIE LA POUPÉE QUI BRÛLE

Dans *Richard III*, deux narrateurs ou « porteurs de parole » (Achille Grimaud et Katia Lutzkanoff), installés sur une sorte d'estrade sur l'un des côtés de la scène, donnent voix à toutes les marionnettes, et portent le récit. Antonin Lebrun, quant à lui, déploie son impressionnant talent de comédien pour incarner le tyran shakespearien dans toute sa folie sanguinaire.

Pour ce qui est de l'intrigue et du texte, Yoann Pencolé est resté fidèle à Shakespeare pour dépeindre l'ascension puis la chute de l'ambitieux Richard, duc de Gloucester, devenu roi d'Angleterre au prix de l'élimination sanglante de ses rivaux, et assassiné à son tour sur le champ de bataille. C'est surtout au niveau de la forme que s'exprime l'originalité artistique du metteur en scène, avec une grande attention portée à l'aspect visuel, ce qui donne naissance à des tableaux à l'esthétique extrêmement soignée et presque picturale que l'on n'est pas près d'oublier.

Richard III, de Shakespeare, par la compagnie La Poupée qui brûle. Direction artistique et mise en scène : Yoann Pencolé. Jeu et manipulation : Antonin Lebrun. Narration et voix : Achille Grimaud et Katia Lutzkanoff. Danse et manipulation : Yann Hervé, Améthyste Poinsot, Lucile Ségala. Théâtre de Cornouaille, Quimper. Du 13 au 16 octobre. Puis en tournée.

Cristina Marino

Arts-chipels.fr
Les meilleurs spectacles du moment, théâtre, cinéma, expositions, concerts et aussi livres et autres évènements culturels...

Théâtre, Marionnettes, Danse

Richard III. Une tragédie ludique pour acteur, danseurs, récitants et marionnettes.

22 Mars 2025 - Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Cette très originale adaptation d'une des tragédies les plus sanglantes du cycle « historique » de Shakespeare offre à la pièce un toilettage nouveau, marqué du sceau de l'inventivité.

C'est dans une atmosphère de vents en tempête que retentissent, comme les grondements du tonnerre, les trois coups qui ouvrent le spectacle. Place au théâtre, annoncent-ils, tandis que des narrateurs, côté jardin, introduisent un crépuscule du Moyen Âge, plein de bruit et de fureur. Les drapeaux claquent au vent. Ils sont aux couleurs des protagonistes de l'histoire : les York et les Lancastre, qui se disputent l'héritage Plantagenêt.

L'histoire de Richard III, prince laid, méchant et contrefait, n'est plus vraiment à raconter sinon pour dire que « plus noir tu meurs ». Car il n'a rien pour plaire, Richard de Gloucester qui deviendra Richard III. En plus d'être repoussant, il est dévoré d'ambition et voudrait être roi. Mais il y a pas mal de candidats pour succéder au roi sur le trône. Qu'à cela ne tienne ! Il les éliminera l'un après l'autre en faisant miroiter à ses sbires d'hypothétiques récompenses sous l'œil effaré et effrayé des dames de la Cour, à commencer par sa propre mère. Emprisonnements, procès fallacieux, assassinats ne le font pas reculer, jusqu'à ce que trop soit trop et

qu'il tombe, victime de ses propres agissements, au cri bien connu de : « Un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! »



Le parti pris d'un seul acteur

C'est ce personnage démesuré, mégalomaniaque, maléfique et pervers que la compagnie La Poupée qui brûle choisit de privilégier en donnant à ce seul rôle une personnalité « humaine ». Un acteur, Antonin Lebrun, la bosse sur le dos, la démarche chaotique, le visage grimé, qui rappelle le Pantalon de la *commedia dell'arte*, en version malfaisante, occupe le devant de la scène, jubilation du Mal incarnée, perfidie faite homme, appétit de pouvoir dévorant en bandoulière. Comme l'araignée qui tisse sa toile, il épie et ourdit vilénie sur vilénie, et ce n'est pas le moindre des paradoxes que ce personnage de chair et d'os se cache sur une petite scène fermée par un rideau aux allures de castelet dont les marionnettes auraient été expulsées.



Des marionnettes à taille humaine

Tous les autres personnages sont incarnés par des marionnettes de grande taille, capables de se placer au niveau de Richard de Gloucester et même de l'outrepasser. Animées par un ou plusieurs manipulateurs tout de noir vêtus et masqués, elles incarnent tous les autres protagonistes. En rang d'oignon, elles figurent la cour du roi, avant d'intervenir dans le cours du récit. Massives, elles pourront n'être que visage dont un tissu figure seulement le corps mais elles jouent aussi avec les proportions comme avec le mouvement. Ainsi la tête de Buckingham, âme damnée de Richard, est-elle détachable de son corps et manipulée, comme marionnette, par son maître, celui auquel elle a fait allégeance. Ainsi la tête en forme de ballon du maire de Londres, qui émerge de sa gigantesque fraise, tourne sur elle-même dans son affolement devant les exigences du monstre avant de rentrer peureusement dans son col. Et les visages des moines s'animeront pour constituer un chœur des vierges lorsque Richard feindra de faire retraite et de refuser la couronne. Ratcliffe, en exécuteur des basses œuvres, apparaît comme un bourreau massif, une brute épaisse qui arrache d'une seule main la tête de ses ennemis, laissant apparaître des filaments de laine rouge en guise de sang. Quant au duo d'amour entre Buckingham et Richard, c'est main dans la main, la manche de la marionnette enfilée dans le bras de son manipulateur que tous deux se retirent pour conspirer ensemble.



Distance, distance…

À cette mise à distance des personnages – exception faite de Richard – transformés en pantins sortis de leur boîte quand le besoin – l'intrigue de la pièce – s'en fait sentir correspond un autre parti pris : celui de séparer personnages et voix. C'est ainsi que deux « porteurs de parole », un homme et une femme, qui ont contribué à mettre en place le contexte au début de la pièce, prêteront leur(s) voix à tous les personnages. Usant de toutes les ressources du travestissement vocal, ils joueront les rôles d'hommes et de femmes conformément à leur sexe, mais l'homme (Achille Grimaud) pourra aussi bien devenir reine douairière à la voix un peu grave et cassée, et la femme (Katia Lutzkanoff) installer le ton caressant du duc de Buckingham. Ces décalages, en accentuant la dimension du jeu, insistent sur la théâtralité du spectacle.



Des manipulateurs danseurs

À la déconstruction que propose la mise en scène s'additionne le rôle que jouent les manipulateurs-marionnettistes. Car ils ajoutent à ce théâtre qui dit son mode de fabrication un autre niveau. Anonymes dans leurs collants noirs, ils sont aussi partie prenante visible du spectacle. Au début, lorsque le texte évoque la guerre entre les factions, un combat chorégraphié se met en place, comme une joute équestre mais sans cheval – celui qui manquera tant à Richard pour s'enfuir à la fin. À plusieurs reprises ils interviendront,

transposant sans illustration directe des échanges entre les personnages ou des situations, dessinant un ballet impeccable et plein de ressources qui complète l'ensemble. Fourmis industrieuses au four et au moulin, ils auront aussi à charge de transformer le plateau à mesure que Richard, enfoncé dans son délire, perdra pied. C'est à la fin, dans un décor qui n'est pas sans rappeler le chaos de *la Mer de glace* de Caspar David Friedrich, que le personnage se trouvera englouti tandis que ces créatures de l'ombre, décagoulées et démasquées, gagneront sur scène leur autonomie en se livrant à une danse victorieuse.

Il y a beaucoup d'intelligence dans cette manière de démarquer la tragédie de Shakespeare, et une imagination débordante et parfaitement maîtrisée dont le public fait son miel. On se divertit beaucoup et on se laisse prendre à ce jeu à tous les étages. Il est maintenant à souhaiter que ce spectacle, monté à force de volonté et sans beaucoup de moyens pour la compagnie, trouve de nouveaux relais et tourne largement. La qualité du travail présenté le justifie pleinement.



Richard III

Texte **William Shakespeare** |Traduction **Jean-Michel Déprats** |Adaptation **Yoann Pencolé, Pauline Thimonnier, Achille Grimaud** | Direction artistique et mise en scène **Yoann Pencolé** | Jeu et manipulation **Antonin Lebrun** | Narration et voix **Achille Grimaud** et **Katia Lutzkanoff** | Danse et manipulation **Yann Hervé, Améthyste Poinsot, Lucile Ségala** | Régie plateau et manipulation **Clara Stachetti** | Régie Lumière **Cyrille Morin** | Régie son **Benajmin Rouxel** | Conseil artistique **Magali Julien** | Chorégraphie **Bruce Chiefare** et **Magali Julien** | Dramaturgie **Pauline Thimonnier** | Assistante à la mise en scène **Claire Le Plomb** | Création marionnettes **Antonin Lebrun** et **Clara Stacchetti** | Création musicale **Pierre Bernert** avec la participation des musiciens **Sylvain Bernert** (violoncelle), **Peter Davies** (trombone), **Régis Pons** (trompette) | Création lumière **Alexandre Musset** S Scénographie **Alexandre Musset** et **Yoann Pencolé** | Costumes **Clara Stacchetti** | Administration Justine Le Joncour

Diffusion Anne-Laure Lairé (diffusion.lpqb@gmail.com) | Illustration Antonin Lebrun | Photos et Teaser Johan Julien | **Production** La Poupée qui brûle | **Coproductions** Théâtre à la Coque-CNMa, Hennebont (56) ; Théâtre de Laval-CNMAa(53) ; Le Sablier -CNMa, Ifs (14) ; La Maison du Théâtre-Brest (29) ; La Paillette-Rennes (35) ; Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes de Charleville-Mézières (08) ; Centre Culturel Athéna-Auray (56) ; Le Strapontin-Pont-Scorff (56) ; Le Quatrain-Haute-Goulaine (44) ; le Carré-Sévigné, Cesson-sévigné (35) ; Théâtre de Chatillon – Festival MARTO
Coréalisation le Strapontin et Trios - EPCC ; Le Sillon – Pleubian ; Théâtre de Laval - CNMa ; Festival Mondial des théâtres de marionnette de Charleville-Mézières ; Le Carré Sévigné - Cesson-Sévigné | **Soutiens** Ministère de la Culture – DRAC Bretagne ; Région Bretagne Rennes Métropole ; ville de Rennes ; Conseil département de l'Ille et vilaine Spectacle Vivant en Bretagne (Avis de tournée) | **Aide à l'embauche** de l'Institut International de La Marionnette S **Remerciements** Le Triangle, cité de la danse (35) ; le Garage, CCN de Rennes et de Bretagne (35) Trio…S EPCC, Hennebont - Inzinzac-Lochrist (56) ; Lillico – Rennes (35) S Création janvier 2025 |
Ce spectacle bénéficie du dispositif de soutien à la diffusion « Avis de tournées » porté par l'ODIA Normandie, la Région Pays de la Loire et Spectacle vivant en Bretagne | Durée 1h50

Phot. © Johan Julien

TOURNÉE

(92) Châtillon – Festival MARTO – Théâtre de Chatillon – Ven. 21 mars 2025 à 20h30
(56) Inzinzac-Lochrist – Théâtre du Blavet – Mar. 1er avril 2025 à 14h et 20h. Coréalisé par le Théâtre à la Coque CNMa, le Trio.s EPCC et le Strapontin
(22) Pleubian – Le Sillon – Jeu. 3 avril à 20h + ven. 4 avril 2025 à 10h
(53) Laval – Théâtre de Laval CNMa – Ma 6 mai 2025 à 14h et 20h30
(08) Charleville-Mézières – Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes – 21 au 23 septembre 2025
(35) Cesson-Sevigné – Le Carré Sévigné – nov. ou déc. 2025

cult.
news

La brillante interprétation de « Richard III » par La Poupée qui Brûle au théâtre de Châtillon

par Margot Wallemme
24.03.2025

Dans le cadre du Festival MARTO, le théâtre de Châtillon accueille la compagnie La Poupée qui Brûle, qui nous livre une brillante interprétation de *Richard III*. Dans ce Shakespeare adapté pour tout public, Yoann Pencolé crée la rencontre entre le théâtre, la danse et la marionnette, un projet ambitieux et admirablement bien réussi.

Une mise en scène de la manipulation

Dans sa version de *Richard III,* le metteur en scène et directeur artistique, Yoann Pencolé, se concentre sur la figure de Richard, personnage avide de pouvoir et capable de tout pour arriver à ses fins. Seul parmi une cour de marionnettes à taille humaine, Richard multiplie les manigances cruelles. Maîtrisant à merveille l'art de la manipulation, il se joue lui-même marionnettiste créant une mise en abyme claire et pertinente. Antonin Lebrun, qui interprète le despote fou, nous épate par son énergie, son jeu et son talent de marionnettiste.

Vêtu d'étoffes dorées, le despote mène une partie d'échecs. Il déplace et éjecte les marionnettes les unes après les autres. Encore une fois, Yoann Pencolé donne vie à cette image et transforme la scène en véritable échiquier.

Ces tableaux esthétiquement forts et limpides ont également la qualité de rendre lisible et accessible l'histoire de ce roi monstrueux. Dans le même sens, chaque personnage est clairement identifiable. Les danseur·euse·s-marionettistes donnent une personnalité aux corps des marionnettes tandis que le porteur et la porteuse de voix créent l'âme de chaque personnage.





Une lecture au-delà des mots

Face à ces grandes et belles marionnettes, Richard paraît tout petit. Qui plus est bossu et boiteux, il a tout d'un personnage grotesque et son ridicule nous fait beaucoup rire. On rit mais on admire surtout la beauté des scènes qui se succèdent et proposent chacune une lecture qui dépasse les mots.

En passant par la marionnette, Yoann Pencolé enrichit le jeu et le sens de la pièce. En passant par la danse, il renforce l'expression des sentiments et des intériorités de chaque personnage.

La relation entre la danse et la marionnette a été pensée en trois niveaux. Les trois danseur·euse·s-marionnettistes sont au service des marionnettes, il et elles se métamorphosent en soldats, gardes du corps, ou messagers. Il et elles expriment aussi les émotions des marionnettes et dansent leurs âmes torturées. Enfin, à la mort de Richard, les danseur·euse·s-marionnettistes se libèrent et l'on découvre leur vrai visage.

La réflexion scénographique, chorégraphique et marionnettique ainsi que la mise en scène et la mise en voix révèlent une réflexion fine et un travail artistique poussé. Le spectacle est à la hauteur de ses ambitions, la compagnie La Poupée qui Brûle offre une brillante interprétation de *Richard III.*

Direction artistique et mise en scène : Yoann Pencolé

Jeu et manipulation : Antonin Lebrun

Manipulation et danse : Yann Hervé, Améthyste Poinsot, Lucile Ségala

Narration et voix : Achille Grimaud et Katia Lutzkanoff

Chorégraphie : Bruce Chiefare et Magali Julien

Création marionnettes : Antonin Lebrun et Clara Stacchetti

Création musicale : Pierre Bernert

Création lumière : Alexandre Musset

Scénographie : Alexandre Musset et Yoann Pencolé

Costumes : Clara Stacchetti

Visuels : © Johan Julien et © Sabine Rioualen

ouest france
Justice et Liberté

À Brest, on a vu le spectacle Richard III de Yoann Pencolé : une adaptation brillante et réussie

À Brest (Finistère), trois représentations à la Maison du Théâtre ont permis aux spectateurs de découvrir une adaptation brillante de Richard III, cette grande œuvre de Shakespeare. À guichets fermés.



« Richard III », admirablement interprété par Antonin Lebrun. | OUEST-FRANCE

À la fin du spectacle, on ne peut que se lever pour applaudir. On est subjugué par tant de maîtrise, d'intelligence et de beauté.

Un résultat bluffant

En 1 h 40, le metteur en scène Yoann Pencolé a réussi son pari. Représenter *Richard III*, pièce de théâtre de William Shakespeare, avec des marionnettes à taille humaine, trois danseurs, deux porteurs de voix et un comédien, était osé. Le résultat est non seulement bluffant, mais il apporte une dimension augmentée, comme les ombres surdimensionnées, projetées par le soleil quand nous marchons. Le qualificatif épique prend ici tout son sens.

On commencera donc par ces fameuses marionnettes. Elles sont l'œuvre du Brestois Antonin Lebrun. Elles possèdent chacune un caractère si dense qu'on les croirait vivantes. Le créateur constructeur réussit le tour de force de les manipuler tout en tenant le rôle-titre. Le voilà aussi comédien, c'est sûr. Diction, gestuelle, épaisseur dramatique, on y croit.

À ses côtés, les danseurs rayonnent et illuminent le plateau de leur fluidité et de leur aisance à manipuler, eux aussi, les marionnettes. Cette adaptation ressemble à un palimpseste où chaque couche dépend de la précédente sans en avoir l'air.

ouest france
Justice et Liberté

Sons, lumières et mouvements s'entrelacent

On a les marionnettes, Richard III, les danseurs. Il manque un élément essentiel, le texte. Il est confié à deux porteurs de voix, la Rennaise Katia Lutzkanoff et Achille Grimaud, natif de Clohars-Carnoët. Ils endossent tous les personnages autour du tyran avec brio. Ils sont visibles à jardin. La force de leur interprétation nous pousse à n'avoir d'yeux que pour les marionnettes.

Ce *Richard III* est un ballet où sons, lumières et mouvements s'entrelacent sur un damier scénographique évolutif. On aime énormément l'écriture musicale de Pierre Bernert, la scénographie et création lumière d'Alexandre Musset. On a pensé aux élans lyriques de Kurosawa. Quelques instruments suffisent à créer un effet symphonique. On n'oublie pas les pointes d'humour qui traversent l'ensemble ni les références contemporaines.

C'est une immense réussite. On dit bravo à la Maison du Théâtre qui a accompagné ce projet. On s'étonne du silence des scènes nationales qui devraient s'emparer d'un spectacle qui mérite un plateau grandeur XL.

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Yoann Pencolé manipule « Richard III »



Photo Sabine Rioualen

Yoann Pencolé s'attaque à la folie shakespearienne à travers un riche dispositif où la marionnette côtoie danse et théâtre. Avec ce spectacle ample et esthétiquement ambitieux, l'artiste et sa compagnie La Poupée qui brûle s'affirment comme des acteurs importants de leur champ artistique.

Sur un plateau carré dont l'une des arêtes pointe vers la salle, deux silhouettes revêtues de noir de pied en cap se détachent d'une brume verte électrique où tremblent deux hauts drapeaux. Armées chacune d'un long bâton, elles se livrent un combat qui situe d'emblée ce *Richard III* au carrefour de bien des époques, des cultures et des disciplines. S'il y a quelque chose de médiéval ou même d'antique – on peut penser au Tahtib, forme d'art martial millénaire né en Haute-Égypte où il est encore aujourd'hui de toutes les fêtes – dans cet affrontement qui pose la capacité de Yoann Pencolé à créer des tableaux vivants aussi beaux que complexes, on peut aussi y voir l'influence du jeu vidéo. En ouvrant leur adaptation de la fameuse pièce de Shakespeare sur cette partition gestuelle, bientôt accompagnée d'une voix dont la provenance est encore mystérieuse, le metteur en scène et sa compagnie La Poupée qui brûle nous renseignent d'emblée sur la place et la valeur qu'ils donnent à la marionnette. Comme bien d'autres artistes de cette génération – il sort diplômé en 2008 de l'École Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette (ESNAM) de Charleville-Mézières –, **Yoann Pencolé utilise la marionnette comme un art qui s'enrichit du dialogue avec d'autres disciplines, tout en restant le principe dramaturgique de toute proposition**. Avec cette scène martiale liminaire, **le *Richard III* de La Poupée qui brûle pose les bases d'une solution de continuité entre corps et pantin, qui se déploie dans un jeu complexe et passionnant, aux allures rituelles**.

Une fois l'étrange combat ravalé dans l'obscurité, le héros éponyme du spectacle entre en scène. Et son irruption continue de retarder l'arrivée de la marionnette, qui, au moment venu, sera chargée de tout ce qui l'a précédée. C'est-à-dire de l'humain et d'autres arts, puisque c'est à **Antonin Lebrun**, qui met depuis plusieurs années son talent de comédien au service des arts de la marionnette **–** au jeu autant qu'à la construction, qu'il prend ici en charge avec **Clara Stacchetti –**, qu'est confié le rôle de Richard. Sortant d'une sorte de cabane-castelet installée à cour, l'acteur-constructeur, affublé d'une bosse et grimé comme le sont souvent au théâtre les fantômes, arbore un corps dont les propriétés échappent en partie aux lois naturelles. S'il est le seul comédien au plateau, avec trois danseurs et manipulateurs (**Yann Hervé**, **Améthyste Poinsot** et **Lucile Ségala**), dont les visages ne seront découverts qu'à la fin, et vingt-trois marionnettes à taille humaine qu'il a contribué à fabriquer, Antonin Lebrun n'est guère présenté comme le manipulateur suprême de l'affaire. Tout dans son jeu laisse deviner que des fils invisibles le relient lui aussi à un quelconque guide assez mal intentionné. **Dans ce *Richard III*, la relation entre l'homme et la marionnette révèle avec finesse toutes les strates de domination qui sous-tendent la transformation à coups de meurtres et machinations de Richard de Gloucester en Richard III, ainsi que sa chute brutale**. On pense à l'excellente *Maison de poupée* d'Yngvild Aspeli **–** issue d'ailleurs elle aussi de la promotion 7 de l'ESNAM **–**, où celle-ci est également la seule actrice en scène parmi toute une maisonnée de pantins qu'elle manipule, tout en étant elle-même la créature de forces supérieures.

La comparaison du Shakespeare de Yoann Pencolé avec le Ibsen d'Yngvild Aspeli **–** ou encore son *Moby Dick* **–** s'impose d'autant plus que, dans le champ de la marionnette, les artistes travaillant sur des textes classiques sont rares. Comme le théâtre depuis une bonne dizaine d'années, la marionnette a tendance à privilégier une écriture de plateau qu'elle met au service de sujets de société. C'est donc en empruntant un chemin plutôt minoritaire, bien qu'éclairé par quelques brillants précédents, que La Poupée qui brûle fait un pas majeur dans son histoire. Née en 2020, après que son directeur a été interprète pour différents artistes et qu'il a mis en scène plusieurs spectacles pour la compagnie Zusvex, la compagnie implantée à Rennes a auparavant créé une majorité de spectacles faits pour se jouer partout, en extérieur aussi bien que dans des lieux non dédiés. La capacité des artistes à déployer un univers exigeant sur un grand plateau, que l'on constate dès les premières du spectacle en janvier 2025 à la Maison du Théâtre de Brest, qui a accompagné la compagnie en production, est d'autant plus remarquable. **La première apparition des marionnettes, toutes disposées en ligne dans une attitude de longue attente, est, comme la lutte inaugurale, l'une des nombreuses images qui révèlent avec force l'existence d'une approche singulière du chef-d'œuvre shakespearien**. L'image est superbe, mais, comme toutes celles qui composent la pièce, elle n'exerce sa séduction qu'un temps bref, avant que ne soit révélée une part de sa fabrication, de son artificialité.

Le carrefour de techniques et de cultures qu'est ce *Richard III* ne cherche guère à cacher sa figure hirsute et composite. Faiblement éclairés, installés à jardin, tels des vigiles qui chercheraient à ne pas trop se laisser deviner, les narrateurs **Achille Grimaud** et **Katia Lutzkanoff** donnent ainsi voix à toutes les marionnettes, tout en assurant une fêlure centrale dans l'ordre la représentation. Yoann Pencolé s'inspire en cela du bunraku, un art traditionnel japonais où la voix est portée par des artistes bien distincts de ceux qui manipulent de grands pantins grâce à des tiges attachées à leur dos. Seule la reine Marguerite toutefois, veuve du roi Henri VI, est représentée par un pantin de facture tout à fait bunraku. Sortie par Antonin Lebrun des entrailles du plateau, qui se révèle être la cachette de bien des effets surnaturels dont regorge l'univers shakespearien, cette marionnette se distingue nettement des autres. À

quelques rares exceptions, comme la vieille souveraine ou les enfants de Clarence – frère de Richard et d'Edouard IV qui ne fait pas long feu –, auxquels les danseurs donnent vie avec leurs propres jambes qu'ils enfilent dans un costume à taille de gosse, la plupart des protagonistes sont incarnés par des pantins à taille humaine, directement manipulés à partir de leur buste.

Un code couleur permet de distinguer les trois familles en jeu – les York sont plutôt jaunes, les Lancastre rouges et les Woodville bleus –, les hommes politiques, religieux et gens de palais, et enfin les spectres, malgré une manipulation encore un peu homogène au moment de notre découverte du spectacle. Si chaque pantin commençait déjà à avoir ses mouvements propres, sa personnalité, cela gagnerait certainement à être plus prononcé. **Le cadre complexe et passionnant de *Richard III* est en place ; la belle tournée du spectacle permettra sans doute aux artistes de l'habiter de mieux en mieux**. L'attention avec laquelle l'ensemble des artistes se met, chacun avec son langage, au service des mots de Shakespeare, traduits par Jean-Michel Déprats, est à cet endroit de très bon augure. Gageons que le *« carrefour dans un tourbillon »* que voit le traducteur dans la langue shakespearienne s'amplifiera au sein de la Poupée qui brûle. Jusqu'à embraser le Festival Mondial des Théâtres de Marionnette de Charleville-Mézières et, espère-t-on, les CDN et Scènes nationales auxquels la pièce est aussi destinée.

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

Le Télégramme

Le 19 mars 2025 à 18h00

À Auray, c'est un « Richard III » monumental qui a déboulé au festival Méliscènes

Mise en scène par Yoann Pencolé et incarnée par Antonin Lebrun, la pièce « Richard III », présentée mardi 18 mars à Auray, aura peut-être été l'un des plus grands moments de la 24e édition du festival Méliscènes.



Lors de la représentation de la pièce « Richard III », mardi 18 mars, à Auray, le public a pu admirer des marionnettes à taille humaine dans le cadre du festival Méliscènes.

La pièce « Richard III », présenté mardi 18 mars sur la grande scène du centre culturel Athéna, à Auray, par la compagnie rennaise La poupée qui brûle, restera sans nul doute comme l'un des événements majeurs de cette 24e édition du festival Méliscènes. Entouré de trois marionnettistes danseurs, le comédien Antonin Lebrun incarne magnifiquement ce personnage historique sublimé par le génie de Shakespeare.

(Suite de l'Article réservée aux abonnés)

« Un RICHARD III monumental »
Le Télégramme

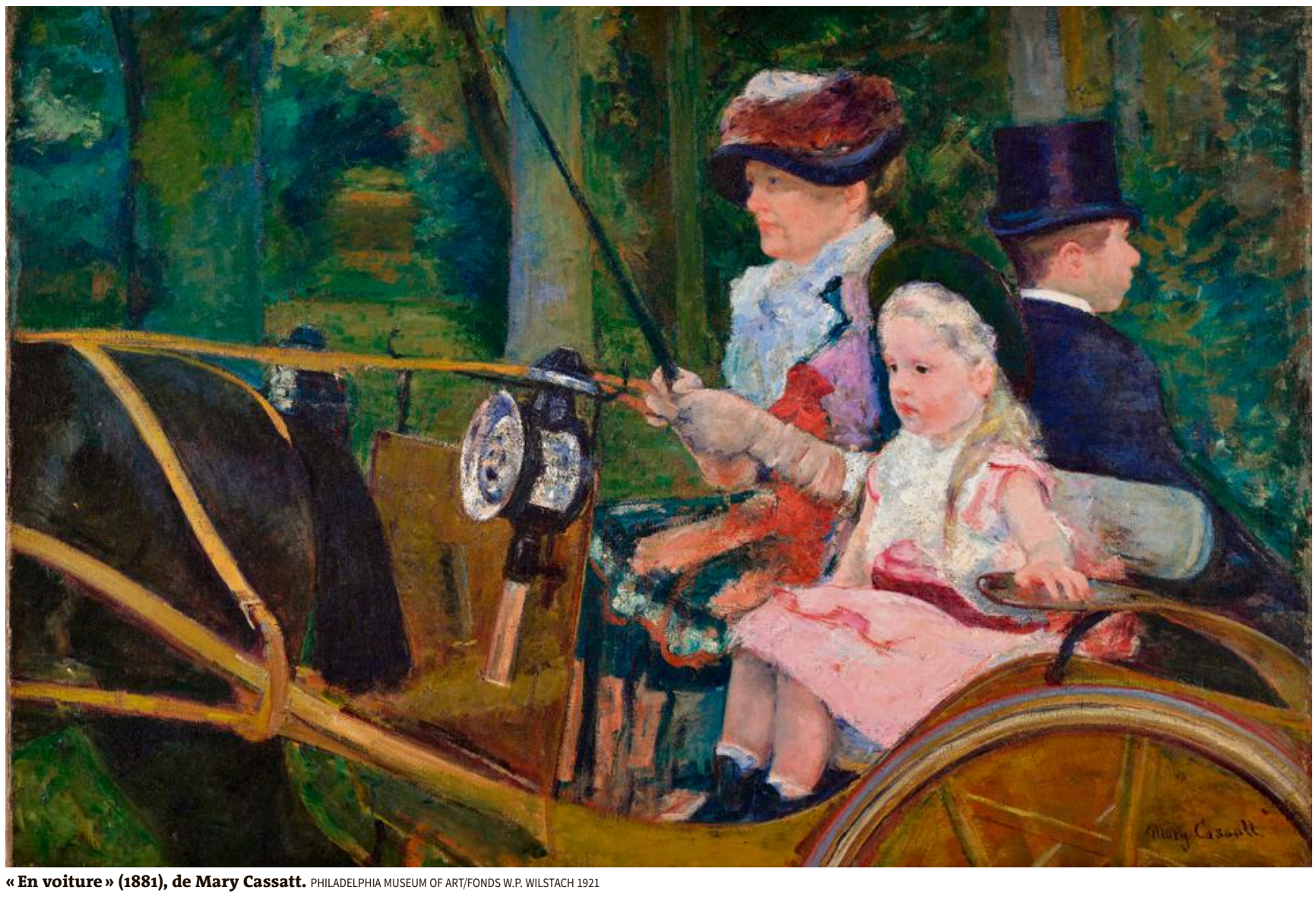
« Une imagination débordante et parfaitement maîtrisée »
Arts-Shipels.fr

« Une adaptation brillante et réussie »
Ouest France

« l'artiste (Yoann Pencolé) et sa compagnie La poupée qui brûle s'affirment comme un des acteurs importants de leur champ artistique »
Scènes Web

Mary Cassatt enfin exposée au Musée d'Orsay

L'impressionniste américaine n'avait jamais été mise à l'honneur depuis l'ouverture de l'institution en 1986



« En voiture » (1881), de Mary Cassatt. PHILADELPHIA MUSEUM OF ART/FONDS W.P. WILSTACH 1921

EXPOSITION

Mary Cassatt (1844-1926) est une peintre américaine, née à Allegheny (ville aujourd'hui intégrée à Pittsburgh), en Pennsylvanie. Mais elle a passé les trois quarts de sa vie en France et est morte au château de Beaufresne (Le Mesnil-Théribus, Oise), qu'elle avait acquis en 1894, grâce à son art. Elle est le plus souvent connue pour ses scènes de mère et enfant, à l'huile ou au pastel, qui eurent un grand succès de son vivant et continuent d'assurer sa notoriété. Artiste impressionniste, amie de Degas, elle a participé à trois expositions historiques du groupe (1879, 1881 et 1886). Mais elle a été bien mieux collectionnée aux Etats-Unis qu'en France et son exposition au Musée d'Orsay, à Paris, est la première que l'institution lui consacre en quarante ans d'existence, alors que ce serait peu de dire que l'impressionnisme y est largement montré.

Mary Cassatt était une femme peintre en un temps où cette situation suscitait au mieux le soupçon d'immoralité, au pire l'accusation d'incapacité et où l'enseignement artistique n'était que difficilement accessible aux jeunes filles, tant aux Etats-Unis qu'en France. Mais elle a réussi à vivre de son art, à imposer son indépendance, à réaliser une œuvre monumentale en l'honneur de la *modern woman* (« femme moderne ») pour l'Exposition universelle de Chicago (Illinois), en 1893 – détruite par la suite – et à s'engager dans la lutte pour le droit de vote des femmes aux Etats-Unis, jusqu'à monter une exposition à New York, en 1915, pour défendre la cause suffragiste.

Tels sont les paradoxes apparents de sa trajectoire et de son œuvre. En raison de la popularité de ses mères et enfants, on croit la connaître. L'exposition, en un peu moins d'une centaine de peintures, pastels et estampes, démontre combien la réduire à ce sujet est une facilité.

Scènes arrangées

Par provocation, l'accrochage s'ouvre sur plusieurs versions de celui-ci. Il apparaît aussitôt que ces maternités peuvent être regardées de deux manières. La plus attendue est imbibée de stéréotypes sociaux et psychologiques, du genre « c'est une femme, elle peint des enfants, c'est bien normal ».

Mais ces compositions ne sont ni des portraits de famille ni des morceaux autobiographiques, mais des scènes arrangées pour lesquelles Cassatt fait poser des jeunes femmes de son choix avec des enfants qui ne sont pas les leurs, mais, de même, choisis par l'artiste. C'est un long travail sériel, qui commence vers 1880 et finit au XX[e] siècle, déterminé par la méthode qu'Edgar Degas applique aux danseuses ou aux modistes, et Claude Monet aux cathédrales ou aux meules. Le motif est le support des expériences picturales que tente l'artiste. Pas plus.

Expériences : dans une même œuvre, Cassatt ne traite pas les figures comme elle traite le fond. Les têtes et les corps sont des volumes en pleine lumière, les effets de celle-ci sur la peau étant rendus, dans les pastels, par de légères hachures de couleur non imitatives, des bleus et des verts le plus souvent. A l'huile, ce sont les touches, assez appuyées qui suggèrent formes et modelés. Le reste de la surface, où devraient se trouver les éléments d'un décor, est livré à des exercices purement chromatiques, longues obliques de pastel, parfois estompées, parfois à l'état brut de hachures écrasées.

Il y a donc là, réunies, deux manières de traiter la couleur, l'une lente et cherchant la justesse de la représentation, l'autre dynamique et affranchie de ladite représentation. Cette dernière peut aller jusqu'au recouvrement du papier par des motifs répétés, quoique irréguliers, qui forment une trame en avant de laquelle les figures affirment leurs volumes. Ne voir dans ces scènes maternelles que d'attendrissantes saynètes, c'est manquer ce qui en elles intéresse la peintre. Si ses œuvres plaisent et sont acquises pour des raisons d'ordre sentimental et familial, sans en comprendre les enjeux, ce n'est pas son affaire. Son affaire, c'est de prendre et de reprendre le motif, variation après variation. Que ces maternités lui assurent de surcroît une aisance financière n'en est que mieux.

L'exposition démontre combien réduire Mary Cassatt à ses portraits de mère et enfant est une facilité

Elle n'en est que plus libre de se saisir d'autres sujets, là encore dominés par la figure humaine, mais plus descriptifs et narratifs. Comme Degas, le meilleur Renoir ou Caillebotte (qui, semble-t-il, ne l'aimait pas et ne lui acheta jamais une œuvre, peut-être par jalousie), et comme, avant eux, Manet, elle prend dans la vie parisienne des scènes de théâtre, de bal ou de goûter. Elle vit dans la même société qu'eux : la bourgeoisie aisée, avec ses rituels, de la toilette à la sortie en voiture attelée, la promenade en barque et la fête nocturne.

Faussement anodin

Cassatt n'est dupe ni de ce qu'elle voit ni de ce qu'elle peint. En 1878, voici *Dans la loge* : une femme de profil, toute de noir vêtue, regarde on ne sait qui ou quoi avec ses jumelles de théâtre et semble légèrement sourire de ce qu'elle aperçoit. Qu'aperçoit-elle ? On n'en sait rien. Mais elle ne sait pas qu'elle est elle-même observée par un homme, avec des jumelles lui aussi, d'une loge voisine. La regardeuse est regardée. Cette inversion de la situation n'est pas innocente.

Cet art du sous-entendu se retrouve dans la série de dix estampes en couleurs qu'elle exécute en 1890-1891. Qu'elles s'inscrivent dans le goût japonisant de l'époque et qu'elles montrent une virtuosité technique de premier ordre, on l'a beaucoup dit. Si justes soient ces remarques, elles ne suffisent pourtant pas. Il faut examiner chaque gravure de près. On y trouve des maternités, naturellement, mais aussi les nus féminins que Cassatt n'a pas peints et qui sont loin d'être idéalisés, et des scènes faussement anodines d'essayage ou de goûter, dans lesquelles les rapports sociaux sont suggérés par les positions et, comme toujours, la direction des regards. En 1880, Emile Zola écrit dans son compte rendu du Salon : *« M[elle] Cassatt, une Américaine je crois, a débuté dernièrement avec des œuvres remarquables, d'une originalité singulière. »* C'était bien vu. ■

PHILIPPE DAGEN

« Mary Cassatt. L'indépendante »
Musée d'Orsay, Paris 7[e]. Jusqu'au 31 janvier 2027, du mardi au dimanche, de 9 h 30 à 18 heures, nocturne le jeudi jusqu'à 21 h 45. Entrée de 11 € à 16 €

« Richard III », une chorégraphie de marionnettes qui ne s'oublie pas

Le directeur artistique de la compagnie La Poupée qui brûle met en scène une brillante variation de la tragédie shakespearienne

SPECTACLE

Cela fait plus d'un an que l'on a découvert l'adaptation du *Richard III*, de Shakespeare, par la compagnie rennaise La Poupée qui brûle, au Festival mondial des théâtres de marionnettes, à Charleville-Mézières, peu après sa création à La Maison du Théâtre, à Brest (Finistère). Pourtant, certains tableaux de ce spectacle – qui repart en tournée à partir du mardi 13 octobre – sont restés gravés dans notre mémoire.

Une habile combinaison entre jeux de lumière, ambiances sonores et chorégraphies orchestrées au cordeau fait baigner l'ensemble du spectacle dans une atmosphère à la fois sombre et fascinante, parfaitement en accord avec le règne de Richard III, bref – de 1483 à 1485 –, mais tragique et placé sous le signe de la mort (il fit incarcérer et assassiner son frère et ses neveux pour monter sur le trône d'Angleterre).

On garde notamment à l'esprit l'une des premières scènes de la représentation où un épais rideau de velours s'ouvre en deux pour dévoiler la vingtaine de marionnettes à taille humaine qui vont être manipulées à vue par trois danseurs et marionnettistes, tout de noir vêtus et portant des masques (Yann Hervé, Améthyste Poinsot, Lucile Ségala). Leurs énormes visages de cire aux yeux vides et leurs immenses costumes d'apparat leur donnent une allure quasi fantomatique. Face à cette galerie de personnages inanimés, un seul comédien en chair et en os, Antonin Lebrun, incarne le rôle-titre de Richard de Gloucester.

Yoann Pencolé, fondateur, en 2021, et directeur artistique de la compagnie La Poupée qui brûle, a été nommé, en juin 2025, à la tête du Théâtre à la Coque (labellisé Centre national de la marionnette), à Hennebont (Morbihan). Antonin Lebrun, comédien et marionnettiste, a conçu, avec Clara Stacchetti, les créatures du spectacle. Tous deux diplômés de la promotion 2005-2008 de l'Ecole nationale supérieure des arts de la marionnette de Charleville-Mézières, ils partagent depuis des années la même passion de l'art de la manipulation. Un art poussé à son paroxysme dans cette variation très personnelle autour de la destinée tragique du roi difforme et sanguinaire. Elle repose sur un savant mélange de plusieurs disciplines : théâtre, danse, arts martiaux, marionnettes… qui s'imbriquent les unes avec les autres pour servir au mieux la puissance du texte shakespearien.

Un échiquier géant

Le dispositif scénique est conçu d'une manière assez astucieuse pour évoquer un échiquier géant sur lequel se trament les jeux et les enjeux de pouvoir. Avec un système de trappes qui permettent de faire jaillir des entrailles du plateau des marionnettes ou des masques, mais aussi d'en faire disparaître d'autres. Yoann Pencolé a eu la bonne idée d'aller chercher une partie de son inspiration du côté du Japon avec le bunraku, un art traditionnel de théâtre de marionnettes de grande taille. L'une de ses spécificités est que la voix y est portée par des artistes bien distincts de ceux qui manipulent de gigantesques pantins grâce à des tiges attachées à leur dos.

Dans *Richard III*, deux narrateurs ou « porteurs de parole » (Achille Grimaud et Katia Lutzkanoff), installés sur une sorte d'estrade sur l'un des côtés de la scène, donnent voix à toutes les marionnettes, et portent le récit. Antonin Lebrun, quant à lui, déploie son impressionnant talent de comédien pour incarner le tyran shakespearien dans toute sa folie sanguinaire.

Pour ce qui est de l'intrigue et du texte, Yoann Pencolé est resté fidèle à Shakespeare pour dépeindre l'ascension puis la chute de l'ambitieux Richard, duc de Gloucester, devenu roi d'Angleterre au prix de l'élimination sanglante de ses rivaux, et assassiné à son tour sur le champ de bataille. C'est surtout au niveau de la forme que s'exprime l'originalité artistique du metteur en scène, avec une grande attention portée à l'aspect visuel, ce qui donne naissance à des tableaux à l'esthétique extrêmement soignée et presque picturale que l'on n'est pas près d'oublier. ■

CRISTINA MARINO

Richard III, *de Shakespeare, par la compagnie La Poupée qui brûle. Théâtre de Cornouaille, Quimper. Du 13 au 16 octobre. Puis en tournée.*